

Les jeunes Sudburois et leur théâtre

Simon Laflamme

S'il y a des faiblesses dans les compétences de la jeunesse Sudburoise, elles ne sont pas en arts dramatiques. C'est ce qu'a pu constater le public qui s'est rendu à l'auditorium du pavillon des sciences de l'éducation où avait lieu la présentation régionale du Festival scolaire d'art dramatique de l'Ontario, événement que commandite Sears Canada.

Huit spectacles étaient à l'affiche. Le 30 mars, on a pu voir Free to be de Lockerby Composite School, Allegorie de l'Ecole secondaire Rayside, A Student Passes de Nickel District Secondary School et A Phoenix Too Frequent de Sudbury Secondary School. Le 31 mars, les pièces étaient Lavalléville de l'Ecole secondaire Hanmer, Voices from the High School de Sudbury Secondary School, Snoopy de Espanola High School et Par osmose de l'Ecole secondaire Macdonald-Cartier. Toutes ces pièces possédaient des qualités, ainsi que l'a souligné l'adjudicatrice, madame Mira Friedlander. Mais seulement trois d'entre elles iront représenter la région: Allégorie, Voices from the High School et Par osmose, cette dernière étant la grande gagnante du Festival de Sudbury. Les mérites techniques d'Allégorie ont étonné la plupart des observateurs. Voices from the High School a déployé une série de scénarios et de numéros où des vécus adolescents, intenses et variés, se sont détachés de l'ensemble pour revenir chaque fois s'y dissoudre: un spectacle qui a impressionné. Mais Par Osmose, une création collective, a détonné.

Quel travail admirable de mise en scène! Quel jeu des acteurs! Quel usage d'un décor simple! Quel mélange de chanson et de danse! Et sans qu'on perde le théâtre de vue. Mais surtout quel message! Les causes de l'assimilation des francophones ne se retrouvent pas seulement dans la

pression de l'environnement. «Ca, ma petite fille, c'est un choix que ta mère a fait», dira l'oncle à sa nièce à propos de sa soeur qui, quelques années auparavant, a nié ses origines linguistiques, ne pas transmettant pas finalement sa langue à sa fille. Le milieu, ça compte; mais ce que la personne fait, en elle-même, de ce milieu est tout aussi important. Et les jeunes, qui sont le moment réel de ce choix, qui sont le point de relais de la langue minoritaire, l'ont bien compris, l'ont bien montré. Avec une honnêteté troublante. Ils ont affiché la mauvaise foi du francophone qui refuse de s'ouvrir aux plaisirs de sa culture: les jeunes se mettent à danser sur un rythme enlevé et cessent leurs ébats dès qu'ils entendent les premiers mots, en français, de la chanson; et là ils étalent leur dégoût pour le genre aussi bien que pour la personne qui s'intéresse à une aussi immonde musique. La leur en réalité. Le public a vu tous ces francophones qui ont honte d'eux-mêmes: la vendeuse qui ne sait comment le français a pu lui échapper de la bouche et qui demande à la cliente anglaise, indignée qu'on ne lui parle pas dans sa langue, de l'excuser; la fille horrifiée par sa mère qui vient acheter «one dozen of yellow pinks», forcée qu'elle est de s'exprimer en anglais devant une fleuriste francophone, soulevée par son incompetence dans une langue qui n'est pas la sienne le dédain le plus profond de son enfant, une fille qui ne peut plus souffrir sa francophonie, qui rejette, comme toute la jeunesse francophone – et pourrait-on l'en blâmer? – le français folklorisé des danses carrées, des chemises à carreaux et des binnes mais qui, par contre, se coupe, à la fois victime et instigatrice, de tout ce qui est francophone sans être le folklore. La honte des francophones est tellement grande qu'elle les pousse à se moquer d'eux-mêmes, de la propre incapacité des leurs à être aussi grands que les merveilleux anglais. Le père rira lui-même de la bourde de son épouse et, de surcroît, devant ses camarades de travail. Mais le fils, lui, c'est l'attitude des siens qui le bouleverse: quand tu ris de maman, c'est de tous nous autres que tu rires, dit-il à peu près à son père; et il lui crie qu'il ne veut pas

être comme lui, à la fois anglais et français, c'est-à-dire rien de défini, c'est-à-dire même pas heureux; et il lui explique que cela n'a rien à voir avec le fait de ne plus être au Québec et d'être en Ontario: il s'agit d'être bien dans sa peau. Par osmose a débuté par un cliché chanté: «j'ai le coeur français mais la tête anglaise». La pièce, toutefois, ne s'est pas résumé à une explication de cette idée commune. Elle a gratté. Sa richesse est d'avoir illustré le réel tiraillement des jeunes franco-ontariens, d'avoir présenté les enjeux du choix auquel font face les minoritaires ontariens et, dans le contexte de 1988, de ne s'être pas contentée d'accuser le milieu de tous les maux. Sa richesse encore est d'avoir montré que le jeune franco-ontarien, qu'il réagisse contre ses semblables ou contre la honte des siens, est condamné à la rébellion. Le tout est de découvrir laquelle de ces rébellions est la moins déplorable ou la plus bénéfique. Mais ce sont ces rébellions elles-mêmes qui le découvriront.